
Marx sur la vapeur : De l'optimisme du progrès au pessimisme du pouvoir

Andreas Malm – 2018

Résumé :

À la lumière du changement climatique, la machine à vapeur apparaît comme l'une des forces productives les plus importantes de l'histoire. Cet essai retrace l'évolution de la pensée de Karl Marx sur cette technologie particulière, en faisant valoir que son œuvre présente une rupture : le jeune Marx épousait le déterminisme de la force productive et considérait la machine à vapeur comme une force de progrès, tandis que le Marx de la maturité avait tendance à considérer les relations de production comme déterminantes. La machine à vapeur est alors apparue comme le résultat de contradictions dans les relations entre le capital et le travail – et non comme l'origine de ces relations. Le marxisme écologique doit tenir compte de ces tensions et ruptures dans l'œuvre de Marx. En élaborant sur son constructivisme, nous pouvons nous approcher d'une théorie des technologies des combustibles fossiles en tant que manifestations matérielles du pouvoir capitaliste – l'obstacle général, jusqu'à présent, à toute politique significative pour atténuer le changement climatique.

Alors que la concentration atmosphérique de CO₂ continue à augmenter inexorablement, l'histoire de certaines sociétés jusqu'alors existantes apparaît sous un jour nouveau : quel mode de vie nous a légué – sans parler des générations qui suivront bientôt – cette chaleur maudite ? Dans la découverte du passé carbonisant, la machine à vapeur

rotative de James Watt s'impose comme la force productive la plus funeste jamais adoptée. Elle a couplé la combustion de combustibles fossiles à la production de marchandises à des fins lucratives, déclenchant ainsi la spirale des émissions de CO₂ en constante augmentation. Dans les chronologies de la prétendue nouvelle époque de l'Anthropocène, l'invention

de Watt est régulièrement désignée comme le big bang (Crutzen 2002 ; Steffen et al. 2011). Des auteurs environnementaux aussi divers que Mark Lynas (2011) et Naomi Klein (2014) font remonter notre situation actuelle à la vapeur. Selon l'écocritique Timothy Morton (2013, 7), " la fin du monde a déjà eu lieu " ; elle s'est produite en " avril 1784, lorsque James Watt a breveté le moteur à vapeur. " Cette dernière hyperbole mise à part, il est tout à fait justifié de considérer la machine à vapeur comme la porte d'entrée dans l'ère du réchauffement climatique – mais pas, bien sûr, à cause d'un brevet. Des mots sur un morceau de papier ne peuvent pas transformer la composition d'une industrie ou d'une atmosphère. La machine n'a pris de l'ampleur qu'en étant adoptée et diffusée, d'abord dans l'industrie cotonnière britannique, avant-garde de la révolution industrielle, où les capitalistes ont fini par abandonner les roues à aubes qu'ils avaient si longtemps préférées pour passer à la nouvelle machine motrice. Cela s'est produit dans le deuxième quart du XIXe siècle.

En 1849, Marx s'installe à Londres. Qu'avait-il à dire sur la machine à vapeur ? Il la voit comme la locomotive matérielle du capitalisme industriel. Comment s'inscrit-elle dans ses catégories analytiques ? À la

lumière de ce que nous savons aujourd'hui, ses récits sur la vapeur offrent-ils des leçons sur la manière de repenser le marxisme ? Peut-on tirer de lui des enseignements sur l'essor de cette force et, par extension, sur l'époque à laquelle elle a donné naissance ? Cet essai commence par situer Marx lui-même dans l'économie fossile de son époque. Il examine ensuite ses écrits et ceux d'Engels sur la vapeur et identifie une rupture entre deux récits très différents – en fait, incompatibles – dont l'un fournit un excellent point de départ pour analyser le rôle des technologies basées sur les combustibles fossiles dans le développement capitaliste et pour le marxisme écologique plus généralement. L'autre compte doit être rapidement écarté. Vers la fin, l'essai propose une esquisse très grossière d'une théorie du pouvoir aujourd'hui investi dans les combustibles fossiles.

Marx à vapeur

Les œuvres de Marx et d'Engels – depuis la Critique de la philosophie du droit de Hegel, écrite par Marx en 1843, jusqu'à la publication posthume par Engels du troisième volume du Capital en 1894 – couvrent la période où la vapeur, qui n'était qu'une des sources d'énergie utilisées par les capitalistes dans les secteurs manufacturiers les plus avancés, est

devenue la seule force dominante. Le cicérone de Marx dans le monde anglais du capital et du coton du milieu du XIXe siècle était, bien sûr, le fils d'un fabricant de textiles allemand prospère. Basée à l'origine sur les eaux de la rivière Wupper, la société Engels s'est associée en 1838 à Peter Ermen, un chercheur de fortune opérant dans le secteur du coton à Manchester, qui a supervisé la construction de la Victoria Mill, pilier anglais de la société multinationale Ermen & Engels. L'usine fonctionnait à la vapeur, l'expansion de l'entreprise en Angleterre correspondant au passage de l'eau à la nouvelle source d'énergie.¹

Lors de la grève générale ou « Plug Plot Riots » de 1842, des foules parcourent les districts manufacturiers et retirent systématiquement les bouchons de toutes les machines à vapeur sur lesquelles elles peuvent mettre la main – un moyen d'arrêter la production mais aussi, semble-t-il, de manifester son hostilité à cette nouvelle technologie, âprement disputée depuis sa naissance. L'une des foules déferlant dans les rues de Manchester s'arrêta devant le Victoria Mill et exhorta les ouvriers à se joindre à la grève, ce qu'ils firent (Faux et Cooper 1842). Mais lorsque la foule a essayé de pénétrer dans les

locaux, la police et les gendarmes spéciaux ont bloqué les portes. Le 27 août 1842, l'entreprise insère une publicité payante en première page du Manchester Guardian : « Ermen & Engels demandent à exprimer leur profond sentiment d'obligation non seulement envers les autorités, la police et les agents spéciaux, mais aussi envers leurs aimables voisins, pour les mesures très efficaces et rapides adoptées, et l'assistance prête à être apportée, pour assurer la protection de leurs usines et des personnes qu'ils emploient, au cours des derniers troubles. » La machine à vapeur d'Ermen & Engels a été épargnée par la violence de la foule. Deux ans plus tard, l'entreprise devient membre de la Chambre de commerce de la ville ; trois ans plus tard – alors qu'Engels est retourné en Allemagne pour écrire son ouvrage *The Condition of the Working Class in England* – elle fait partie des 353 entreprises qui signent une pétition contre le Ten Hours Bill (Henderson 1989, 45 ; Ward 1962, 337). L'opposition ne s'arrête pas aux mots : en juillet 1849, les inspecteurs d'usine traînent Ermen & Engels devant les tribunaux pour avoir fait travailler deux employées de la Victoria Mill pendant plus de dix heures. Les

1 Pour plus de détails, voir Henderson (1971, 1976, 1989), Marcus 1975, et Hunt (2009).

accusés sont déclarés coupables (« Ten-Hours Bill," 1849).²

Spécialisée dans la filature du fil à coudre, la Victoria Mill est une vache à lait pour ses propriétaires. Le capital investi dans l'établissement par Friedrich Engels Sr. a doublé entre 1838 et 1851, mais le véritable âge d'or de l'usine se situe dans les années 1850 et 1860. Les bénéfices totaux ont quadruplé entre 1855 et 1859 (Henderson 1976, 199- 200 ; Henderson 1989, 38-40). Cependant, malgré la fortune commerciale, les relations entre la direction et les quelque 400 ouvriers n'étaient pas toujours harmonieuses. En août 1856, un contremaître a renvoyé Mary Burke pour « comportement querelleur », après quoi elle est entrée de force dans son bureau et lui a frappé la tête avec un lourd marteau en laiton. Selon le rapport du Manchester Guardian, l'homme « a été cloué au lit pendant une semaine par la suite ; et il a comparu au tribunal hier avec la tête presque enveloppée de bandages ». Mary Burke était impénitente : « Je n'en ai pas fait assez : j'aurais voulu lui en donner plus : Je voudrais l'avoir achevé », proclame-t-elle fièrement à la cour (« Assaut meurtrier par une

femme », 1856). Deux ans plus tard, le Victoria Mill a été la scène d'un autre crime lorsque quelqu'un s'est introduit dans la salle des machines et a volé des pièces de la machine à vapeur (" Breaking into a Factory ", 1860).

Pendant cette période, l'usine était, bien sûr, la base matérielle de la famille Marx. Responsable de la gestion des bureaux, de la supervision des ventes et de l'expansion des points de vente, Engels reçoit une petite part des bénéfices en plus de son salaire. À la mort de son père en 1860, il assume le rôle d'associé gérant et, en prélevant d'abord 10 puis 20 % des bénéfices, devient un petit seigneur du coton à part entière. C'est grâce à cet argent que la famille Marx, démunie, se maintient à peine à flot à Londres. Pour ne prendre qu'un exemple au hasard, un Karl Marx désespéré, travaillant fébrilement sur les carnets qui seront plus tard connus sous le nom de Grundrisse, supplie son bienfaiteur de l'aider en janvier 1858 : « Cher Frédéric, Le temps glacial qui s'est installé ici et la véritable pénurie de charbon dans cette maison m'obligent – bien qu'il n'y ait rien au monde que je déteste plus – à m'imposer à nouveau à vous » (Marx et Engels 1975-2004, 40:254-5, souligné dans l'original). Après 1870, lorsque Engels se retira finalement de son poste et s'installa à Londres pour se consacrer à plein temps à la cause, lui

2 Voir également " Reports of the Inspectors of Factories for the Half-Year Ending 31 October 1849 ", British Parliamentary Papers no. 23, 1850, 7.

et la famille Marx vécurent de son capital provenant de la firme, en plus d'un ample portefeuille d'actions dans, entre autres, la South Metropolitan Gas Company, la London and Northern Railway Company, et les Foreign and Colonial Government Trust Companies. À la fin du XIXe siècle, Ermen & Roby, telle qu'elle avait été rebaptisée après le départ à la retraite d'Engels, a fusionné avec plusieurs autres entreprises de filature de coton ; elle survit aujourd'hui sous le nom de Coats PLC, le premier fabricant mondial de fil à coudre et d'aiguilles et un producteur d'une gamme d'autres produits textiles, avec 25 000 employés et des usines dans plus de soixante-cinq pays, dont neuf dans le sud de la Chine (Baird et Rasmussen 2002, 761 ; « Our Heritage » 2011). Certaines choses perdurent.

Tout au long de son séjour de vingt ans à Manchester, Engels a servi son compagnon intellectuel non seulement avec de l'argent, mais aussi avec des connaissances sur les détails de la gestion capitaliste des affaires.

Opérant comme un éclaireur en territoire ennemi, il fournit à Marx des bilans détaillant les investissements en machines d'un fabricant de filature, des chiffres sur le coût et les taux d'amortissement des machines à vapeur Ermen & Engels, des rapports sur les grèves dans les usines voisines,

des estimations sur la croissance de la vapeur et le déclin relatif de la force hydraulique, répondant à un flot incessant de demandes d'informations sur toutes sortes de détails (Marx et Engels 1975-2004, volumes 40, 42, 43). Il n'existe aucune trace de la visite de Marx au Victoria Mill, bien que l'événement ne semble pas improbable. Mais le rôle principal d'Ermen et Engels était, littéralement, d'entretenir le métabolisme du grand fondateur du matérialisme historique – ou en d'autres termes, après 1850, la production littéraire de Karl Marx a été directement financée par la production à la vapeur de marchandises en coton.

Si nous attirons l'attention sur ces faits, ce n'est pas, bien sûr, pour mettre en doute la loyauté de Marx et d'Engels à la cause de la classe ouvrière, mais plutôt pour indiquer à quel point ils étaient proches des questions qui les intéressaient. Il n'est pas injuste de dire que leurs vies étaient imprégnées de l'économie fossile émergente contemporaine.³ Ils

3 L'économie fossile peut être définie plus simplement comme une économie de croissance auto-entretenu reposant sur la consommation croissante de combustibles fossiles et générant donc une augmentation soutenue des émissions de dioxyde de carbone ; le cœur battant de cette économie depuis le XIXe siècle est le capital fossile, bien qu'il y ait également eu des économies fossiles staliniennes non capitalistes. Voir Malm (2016a, 2016b).

étaient infiniment mieux placés que, par exemple, Smith, Ricardo ou Malthus pour observer l'importance historique mondiale de la transition vers les combustibles fossiles en général et la puissance de la vapeur comme moteur principal de l'industrie du coton en particulier. En se concentrant constamment sur le capitalisme britannique au milieu du XIXe siècle, avec ses yeux sur le coton et un lien personnel avec une usine à vapeur, Marx était exactement là où nous aurions voulu qu'il soit. Et pourtant, il n'existe pas un seul texte de Marx et d'Engels où la vapeur, le charbon ou tout autre phénomène énergétique soit le thème dominant. Rien de tout cela n'était au centre de leurs préoccupations (cf., Tanuro 2010). Et bien qu'il ait été amplement démontré que les idées sur l'énergétique et même la thermodynamique ont informé les analyses de Marx sur le travail⁴, il reste un fait que ni lui ni Engels n'ont isolé l'énergie comme un problème à part entière.

Mais auraient-ils pu le faire ? Qui se souciait de l'énergie dans les années 1840 ou 1860 ? Des dizaines de livres de cette époque avaient pour sujet principal la puissance de la vapeur. L'ouvrage de William Stanley Jevons

intitulé *On the Coal Question* a été publié deux ans avant la première édition de *Das Kapital* (et Marx était un lecteur assidu des économistes britanniques). Marx et Engels ont simplement choisi de mettre en avant d'autres phénomènes. Mais sans jamais se concentrer sur l'énergie en tant que telle, ils ont parsemé leurs écrits de discussions sur l'énergie à vapeur, du début des années 1840 au début des années 1890. Cet héritage textuel – manque de traitement systématique, abondance de commentaires épars – s'applique, bien sûr, à un large éventail de thèmes dans les œuvres de Marx et d'Engels, de la littérature, du droit et du nationalisme à la nature de l'État, à la dynamique des crises capitalistes et aux vertus de la méthode dialectique, pour n'en citer que quelques-uns, dont des fragments ont ensuite été recollés grâce à des lectures marxologiques approfondies. Un exercice similaire est possible pour la vapeur. C'est à cette tâche que je me consacre maintenant.

La vapeur donne le capitaliste industriel

« Le moulin à bras vous donne la société avec le seigneur féodal ; le moulin à vapeur, la société avec le capitaliste industriel » (Marx et Engels 1975-2004, 6:166). Ainsi commence ce qui est sans doute la plus célèbre des déclarations de Marx sur la vapeur.

4 Voir Burkett (1999), Foster (2000), Foster et Burkett (2004, 2008), et Burkett et Foster (2006).

Elle apparaît dans *Misère de la philosophie* dans le contexte d'une tentative d'explication non pas de l'essor de la machine à vapeur mais du développement des relations de production capitalistes. La vapeur est ici l'explanans, et non l'explanandum, mais cela ne rend pas la proposition moins pertinente pour le présent sujet. Dans sa formule gnomique, Marx énonce une hypothèse sans équivoque, éminemment vérifiable et, dans le cadre de la tradition marxiste au sens large, très influente sur la flèche de causalité dans une économie en voie d'industrialisation comme celle de la Grande-Bretagne : la vapeur engendre le capital, et non l'inverse.

Plus précisément, la vapeur engendre la division et l'organisation du travail que nous reconnaissons comme typiquement capitalistes. « Le travail est organisé, il est divisé différemment selon les instruments dont il dispose. Le moulin à main présuppose une division du travail différente de celle du moulin à vapeur » (Marx et Engels 1975-2004, 6:183). Un scénario enfermé dans la technologie de l'énergie à vapeur dicte, semble-t-il, une certaine distribution de capitalistes et d'ouvriers, de contremaîtres et d'assistants, et d'autres rôles à occuper à l'intérieur de l'usine et à répandre ensuite dans la société en général. Inverser les termes – placer les relations avant les

machines dans la séquence causale – reviendrait à « gifler l'histoire » ; dans *Poverty*, aucun doute n'est laissé quant à l'instance déterminante (6:183). « En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production ; et en changeant leur mode de production, en changeant la façon de gagner leur vie, ils changent toutes leurs relations sociales » (6:166). C'est cette loi historique qui est illustrée, dans la phrase immédiatement suivante, par l'aphorisme du moulin à bras et du moulin à vapeur, la vapeur étant choisie par Marx comme la force productive emblématique modelant la société à son image.

Cet aphorisme n'est pas un lapsus. Il incarne une conception lucide du changement historique en général et de la puissance de la vapeur en particulier, telle qu'elle a été développée par Marx et Engels dans les années 1840 (cf. Shaw 1979). Nous retrouvons cette conception dans la phrase d'ouverture de *La condition de la classe ouvrière* : « L'histoire du prolétariat en Angleterre commence dans la seconde moitié du siècle dernier, avec l'invention de la machine à vapeur et des machines pour le travail du coton. Ces inventions ont donné lieu, comme on le sait, à une révolution industrielle, une révolution qui a modifié l'ensemble de la société civile, une révolution dont

l'importance historique commence seulement maintenant à être reconnue " (Engels 2009, 15 ; nous soulignons). Notez l'utilisation du terme « révolution industrielle" : La Condition de la classe ouvrière est aujourd'hui considérée comme la première analyse basée sur ce concept (Hobsbawm 2011, 91). Les agents de cette révolution sont les nouvelles machines, avec en tête « la machine à vapeur de James Watt, inventée en 1764, et utilisée pour fournir la force motrice pour la filature depuis 1785 » (Engels 2009, 19-20). Dans la première version du Manifeste communiste, appelé ici « Confession de foi », Engels pose également la question « Comment le prolétariat est-il apparu ?". Il fournit une réponse sans détour : " Le prolétariat est apparu par suite de l'introduction des machines qui ont été inventées depuis le milieu du siècle dernier et dont les plus importantes sont : la machine à vapeur, la machine à filer et le métier à tisser mécanique " (Marx et Engels 1975-2004, 6:99).

Steam est ici l'illustration principale du progrès historique, conçu à travers la lentille du déterminisme de la force productive, dont les principes fondamentaux peuvent être résumés comme suit : les forces productives en développement entreront à un moment donné en contradiction avec les relations de production

dominantes et, après une période de bouleversement, introduiront inévitablement un nouvel ensemble de relations qui permettront un développement plus poussé (voir Rigby 1987). Le locus classicus de cette idée est la préface de la Contribution à la critique de l'économie politique, mais nous la retrouvons dans toutes les phases de la pensée de Marx : de L'Idéologie allemande – « Toutes les collisions dans l'histoire ont leur origine, selon nous, dans la contradiction entre les forces productives et les formes d'échanges » (Marx et Engels 1998, 83) – aux Grundrisse – « L'incompatibilité croissante entre le développement productif de la société et ses rapports de production jusqu'alors existants s'exprime par des contradictions amères, crise, spasmes » (Marx 1993, 749) – jusqu'au troisième volume du Capital – le capital n'est pas le mode final ou absolu « de production de la richesse, mais entre en conflit à un certain stade avec le développement ultérieur de celle-ci » (Marx 1991, 350). On pourrait multiplier à l'infini les affirmations similaires. Appliqué au cas de la vapeur, le déterminisme de la force productive suggère que le moteur et les forces qui lui sont associées étaient incompatibles avec les relations de production antérieures, telles que celles entre un maître et des apprentis artisans.

Moteur impératif, la machine devait restructurer les lieux de travail, susciter de nouvelles fonctions, briser les vestiges de la féodalité, ouvrir l'époque de la bourgeoisie pour que ses pouvoirs s'épanouissent et engendrer, comme partie intégrante de son existence, le prolétariat en tant que classe.

Saturé par l'optimisme du progrès

Ce déterminisme a exercé une influence matérielle singulière du fait de sa codification dans les Deuxième et Troisième Internationales. Tous les grands interprètes de l'histoire dans le marxisme classique y ont souscrit, y compris la conception particulière de la relation entre les humains et le reste de la nature qui tendait à l'accompagner (voir Reinfelder 1980). Karl Kautsky déduit l'histoire de « l'extension de notre connaissance de la nature » qui « nous permet d'avancer technologiquement », tandis que Georgi Plekhanov croit en une sphère hermétiquement fermée où « un génie découvre des lois dont le fonctionnement ne dépend pas, bien sûr, des relations sociales » mais qui remodelent les relations sociales à mesure que la sphère s'étend (Kautsky et Plekhanov, cités dans Reinfelder 1980, 14-5). Un cas particulièrement flagrant est celui de Léon Trotsky. Tout au long de sa vie, Trotsky (2007, 24) s'est accroché à la version la plus

doctrinaire du déterminisme, comme dans Résultats et perspectives de 1906 : « Le marxisme enseigne que le développement des forces de production détermine le processus social-historique. » De l'autre côté du Thermidor stalinien, Trotsky (2004, 35) ouvre La Révolution trahie sur la même note exubérante : " Le marxisme part du développement de la technique comme ressort fondamental du progrès, et construit le programme communiste sur la dynamique des forces productives... Le marxisme est saturé de l'optimisme du progrès. " Les déformations de l'État stalinien émanaient du faible niveau des forces productives, de la pénurie matérielle persistante et des longues files d'attente dans les boulangeries et les stations-service. Le communisme arriverait le jour où chaque citoyen soviétique pourrait « utiliser une automobile dans la direction de son choix, en remplissant sans difficulté son réservoir d'essence en cours de route » (44 ; et voir Josephson 2010) – des voitures et du pétrole pour tous : la voie de la liberté. Écrivant en 1899, Lénine (cité dans Tanuro 2010, 95) misait plutôt sur le charbon : « L'industrie du charbon crée la mobilité de la population, établit de grands centres industriels et conduit inévitablement à l'introduction du contrôle public de la production. »

Les premières générations de marxistes pouvaient être en désaccord sur un grand nombre de choses, mais le déterminisme de la force productive était une sorte de credo unificateur minimal, pas rarement exprimé dans le shibboleth moulin à main/moulin à vapeur ; même Staline et Trotsky pouvaient s’embrasser sur ce point (voir Rigby 1987, 46, 60-9 ; Reinfelder 1980, 17-8 ; Chibber 2011, 61). Les implications écologiques de cette théorie de l’histoire ont toujours été pour le moins douteuses. Un ancien partisan de la primauté causale des forces productives, Jon Elster (1985, 246), se réfère à « une idée centrale dans la pensée de Marx – que le développement des forces productives reflète la maîtrise progressive de la nature par l’homme » – et en effet, Marx (1993, 488) parle réellement du « plein développement de la maîtrise humaine sur les forces de la nature » comme l’essence de la richesse et du progrès⁵. C’est le courant de pensée qui pourrait amener quelqu’un comme Trotsky (cité dans Josephson 2010, 62) à déclarer que « l’homme socialiste dominera toute la nature par la machine » et « chassera les forces obscures de la nature de l’industrie et de l’idéologie », la liberté humaine étant consommée au moment où la

tyrannie écologique est complète :
« Le gendarme ne bridera l’homme que jusqu’à ce que l’homme bride complètement la nature ».

Certains marxistes écologiques ont cependant nié avec véhémence l’existence d’un tel courant de pensée dans les écrits de Marx. Depuis que les Grundrisse ont émergé de la poussière des archives dans les années 1950, peu de redécouvertes de Marx, voire aucune, ont été aussi révolutionnaires que celles présentées dans Marx's Ecology de John Bellamy Foster (2000) : Materialism and Nature et Paul Burkett (1999) Marx and Nature : A Red and Green Perspective de Paul Burkett (1999). Des territoires thématiques entiers ont été cartographiés pour la première fois, reliés entre eux par le concept de « faille métabolique », dont la valeur en tant que dispositif heuristique s’est avérée immense. Foster et Burkett (1999, vii) affirment tous deux avec audace que, pour reprendre les termes de ce dernier, « l’approche de Marx à l’égard de la nature possède une logique interne, une cohérence et un pouvoir analytique qui n’ont pas encore été reconnus, même par les marxistes écologiques ». Ils aspirent non seulement à faire remonter à la surface un filon d’or écologique, mais aussi à réinterpréter l’ensemble de l’œuvre de Marx comme enveloppée de sensibilités environnementales.

5 Pour le principal représentant moderne du déterminisme de la force productive, voir Cohen (1978).

Pour étayer ce point de vue, Foster et Burkett contestent la lecture de Marx comme ayant au moins partiellement défendu le “prométhéisme”, défini par Burkett comme l’idée que « le progrès humain repose sur la soumission de la nature aux objectifs humains » (147). Cette idée est à la racine même du déterminisme de la force productive, mais Foster et Burkett refusent de concéder qu’elle est présente dans les écrits de Marx : allant à l’encontre de l’idée maîtresse de son analyse, toute « préférence anthropocentrique pour la richesse matérielle sur la nature » détenue par Marx « serait pour le moins auto-contradictoire » (Burkett 1999, 149). Cette préférence ne peut donc pas exister. Lorsque, dans le Manifeste, Marx et Engels font l’éloge de la bourgeoisie pour sa « soumission des forces de la nature à l’homme », ce qu’ils veulent vraiment dire, selon Foster (2000, 138-9), c’est que les hommes devraient obéir aux lois de la nature.

Il semble qu’il y ait une certaine lecture de vœux pieux ici. Foster et Burkett prennent le Marx qu’ils préfèrent et prétendent qu’aucun autre Karl ne peut être trouvé. Mais s’il n’y a pas une trace de prométhéisme dans ses écrits, le fait qu’il ait été une orthodoxie incontestée parmi les générations du marxisme classique devient tout

simplement inexplicable. La dissonance entre l’écologie et le prométhéisme devrait plutôt être située dans la pensée de Marx et d’Engels (ainsi que dans la tradition politique qu’ils ont inaugurée). « Il se pourrait bien que Marx ait eu la capacité unique de ne jamais se contredire », souligne S. H. Rigby (1987, 53), avec seulement une pointe d’ironie, mais « jusqu’à ce que cela soit prouvé, il semble un peu imprudent d’en faire l’hypothèse cachée qui sous-tend notre interprétation de ses œuvres. » Une interprétation scientifique des textes de Marx ne devrait jamais se permettre de passer sous silence de telles dissonances et impuretés afin de produire un Marx sans faille ; plus important encore, il faut séparer la question de la validité du déterminisme de la force productive de sa présence dans ses écrits. Il est éminemment possible que même cet homme ait eu des vues incorrectes. Plutôt que de s’engager dans un acte de greenwashing, le marxisme écologique devrait reconnaître l’héritage douteux du déterminisme de la force productive et développer de manière cohérente la conception alternative proposée par Marx.

Un antagoniste du pouvoir humain

Alors que Marx s’installe à Londres, vivant des miettes de la Victoria Mill,

il commence ses premières études systématiques de l'économie capitaliste qui l'entoure. Les résultats immédiats sont plusieurs séries de cahiers, dont le plus célèbre est, bien sûr, le Grundrisse, suivi par les Manuscrits économiques de 1861-63, moins connus, moins philosophiquement subtils et plus empiriquement orientés. À un certain moment de ses investigations, il a apparemment réalisé la nécessité de faire des recherches sur l'énergie hydraulique pour comprendre les racines de la production capitaliste. Ainsi, les Manuscrits comprennent d'énormes extraits de l'ouvrage allemand *Geschichte der Technologie*, publié en 1807, dans lequel Marx retrace le parcours sinueux de la roue hydraulique depuis l'Asie et Rome, en passant par les monopoles seigneuriaux de l'Europe féodale, jusqu'aux usines de foulage et de martelage, de perçage et de placage et, enfin, de filage du coton. Puis il passe à la vapeur, avec des extraits sur l'histoire des moteurs Savery et Newcomen, de longs calculs des proportions de vapeur et d'eau dans l'industrie textile britannique, et une analyse des brevets de Watt (Marx et Engels 1975-2004, 33:340-1, 33:425-52). Pour comprendre pleinement le fonctionnement mécanique du moteur rotatif, Marx en a dessiné une image détaillée.

Une nouvelle séquence historique se dessine alors. Une révision de l'analyse de « la révolution industrielle, qui caractérise le mode de production capitaliste », s'impose ; après avoir étudié les documents historiques, Marx est contraint d'abandonner son récit antérieur et celui d'Engels :

La machine à filer n'était pas vraiment complète jusqu'à ce qu'un grand nombre de ces machines, une réunion de ces machines, reçoive son mouvement de l'eau [nous soulignons] et plus tard de la vapeur. L'organisation et la combinaison du travail reposant sur les machines ne deviennent complètes qu'avec l'établissement de l'atelier mécanique [c'est-à-dire de l'usine], où un automate met tout le processus en mouvement... Le fait que l'utilisation de l'énergie hydraulique pour mettre un mécanisme en mouvement était, bien sûr, considérée comme un principe particulier, ressort du fait que les usines ultérieures ont été baptisées "moulins", et en effet elles sont encore appelées moulins [nous soulignons] en Angleterre. (Marx et Engels 1975-2004, 33:391-2)

Marx saisit ici le fait que l'organisation industrielle du travail a mûri avec l'eau, ou en d'autres termes : les relations les plus distinctives du mode de production

capitaliste ont jailli d'une technologie connue depuis l'Antiquité. La force productive qui mettait « tout le processus en mouvement » existait depuis des siècles, tout comme un autre dispositif d'une importance capitale pour les relations capitalistes : l'horloge. « La relecture de mes extraits technologico-historiques m'a conduit à l'opinion », rapporte Marx (1979, 168) dans une lettre à Engels, que le moulin à eau et l'horloge étaient « des conditions préalables nécessaires au développement bourgeois... les deux bases matérielles » de l'industrie mécanisée. Tous deux étaient « hérités du passé » (Marx et Engels 1975-2004, 33:403).

Dans le premier volume du *Capital*, les leçons apparaissent sous une forme raffinée : l'Empire romain, lit-on, « a transmis la forme élémentaire de toutes les machines sous la forme de la roue à aubes ». L'industrie capitaliste est née sur les rives britanniques, mais pour ses objectifs assez particuliers, le liquide présentait des inconvénients. « Le débit de l'eau ne pouvait être augmenté à volonté, il tombait en panne à certaines saisons de l'année, et surtout il était essentiellement local » (Marx 1990, 468). La vapeur, par contre, avait un avantage très concret :

Ce n'est qu'avec l'invention de la seconde machine à vapeur de Watt,

dite à double effet, que l'on a trouvé un moteur qui tirait sa propre force motrice de la consommation de charbon et d'eau, qui était entièrement sous le contrôle de l'homme, qui était mobile et constituait un moyen de locomotion, qui était urbain et non – comme la roue à eau – rural, qui permettait de concentrer la production dans les villes au lieu – comme les roues à eau – de la disperser dans les campagnes et, enfin, qui avait une application technique universelle et dont le choix du lieu de résidence était peu affecté par les circonstances locales. (Marx 1990, 468)

À un certain moment de son développement, en d'autres termes, le capital en est venu à exiger une source d'énergie qui pourrait stimuler la production de plus-value en tout lieu – et à tout moment – de son propre choix (voir Malm 2013). Avec ces renversements, Marx (1990, 496-7) corrige explicitement le récit que lui et Engels avaient offert dans les années 1840 : « La machine à vapeur elle-même n'a donné lieu à aucune révolution industrielle. C'est, au contraire, l'invention des machines [par laquelle Marx entend surtout les machines à filer le coton] qui a rendu nécessaire une révolution sous la forme des machines à vapeur. » Les fils sont tirés ensemble dans un passage dense :

La machine n'agit pas seulement comme un concurrent supérieur du travailleur, toujours sur le point de le rendre superflu. C'est une puissance qui lui est hostile, et le capital le proclame haut et fort, tout en s'en servant. C'est l'arme la plus puissante pour supprimer les grèves, ces révoltes périodiques de la classe ouvrière contre l'autocratie du capital. Selon Gaskell, la machine à vapeur a été dès le début un antagoniste de la « puissance humaine », un antagoniste qui a permis aux capitalistes de fouler aux pieds les revendications croissantes des ouvriers, qui menaçaient de mettre en crise le système naissant des usines. (562-3 ; nous soulignons)

Une partie de cette crise était, bien sûr, la lutte pour la journée de travail, dans laquelle les poussées des travailleurs étaient contrées par des offensives énergiques. Culminant avec la loi sur les dix heures de 1847, la législation sur les usines nécessitait « plus de machines et la substitution de la vapeur comme force motrice à la place des muscles » (604). Dans la longue confrontation sur le système de l'usine, le travail a perdu face au capital dans un désastre que Marx considérait comme typique : « La substitution du moteur à vapeur à l'homme porte le coup final dans ce cas, comme dans tous les processus de

transformation similaires » (603 ; nous soulignons).

Dans ses œuvres de maturité, Marx a donc découvert le problème fondamental du déterminisme de la force productive appliqué au cas de la vapeur : il est factuellement incorrect. En réalité, le moulin à vapeur ne nous a pas donné la société avec le capitaliste industriel, mais précisément l'inverse (cf. Marglin 1974, 104). La flèche de la causalité ne peut guère être mise en doute une fois que nous reconnaissons que (1) les relations capitalistes de production ont précédé la machine à vapeur, (2) ces relations ont fusionné dans un système d'usine basé sur l'énergie hydraulique, et (3) certaines contradictions entre ces relations et l'eau ont induit la transition vers la vapeur. Ce sont les relations qui ont choisi la force, et non l'inverse. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que les forces productives n'ont exercé aucune influence sur les relations de production, bien au contraire. Les machines à vapeur sont finalement devenues si prisées par les capitalistes parce qu'elles renforçaient l'exploitation du travail, et vu sous cet angle, il n'est peut-être pas très surprenant que le jeune Marx ait perçu la machine à vapeur comme la source du pouvoir bourgeois. La vapeur a effectivement consolidé ce pouvoir, mais seulement après que le

capitaliste industriel ait décidé d'adopter la machine. Aux nombreuses ruptures identifiées dans l'œuvre de Marx, nous pouvons donc en ajouter une autre : La pensée marxienne sur la vapeur se divise elle-même en un stade précoce de déterminisme et un stade de constructivisme, les Manuscrits économiques de 1861-63 constituant le pont entre les deux. Le Marx de la maturité a esquissé un récit vraiment original de la puissance de la vapeur, mais d'autres questions subsistent : A-t-il utilisé ses nouvelles connaissances pour réécrire sa théorie générale de l'histoire ? Qu'est-il arrivé au déterminisme de la force productive une fois que la vapeur a été réinterprétée comme un produit des relations contradictoires entre le capital et le travail ?

Si Marx avait été profondément attaché au déterminisme, on s'attendrait à ce qu'il désigne un remorqueur tirant les formes d'échanges, la bourgeoisie étant son capitaine indigène ; il aurait dû définir le mode de production capitaliste et expliquer sa victoire sur le féodalisme par une force productive qui lui serait propre. Mais dans le Capital, il ne fait rien de tout cela. Il est reconnu depuis longtemps que l'analyse concrète du développement capitaliste dans l'opus magnum de Marx va à l'encontre des articles sur le déterminisme de la force

productive (par exemple, Miller 1981, 99-102 ; MacKenzie 1984, 481-9 ; Sherwood 1985, 860 ; Rigby 1987, 150-1 ; Bimber 1990, 344-5 ; Wickham 2008, 6). Le capital n'est pas identifié à une technologie particulière ; la transition du féodalisme au capitalisme est attribuée à un changement sismique dans les relations de propriété ; l'essor des machines est présenté comme une conséquence de ces nouvelles relations. Dans les récits vivants des processus historiques des dernières œuvres de Marx, les forces productives ne se développent pas naturellement, n'empiètent pas sur la société à partir d'une sphère extérieure, ne sont pas à l'origine des transitions d'un mode de production à un autre, et ne s'habillent pas elles-mêmes de relations qu'elles trouvent saisonnières. Le récit constructiviste de la vapeur n'est qu'une corde dans une trame serrée d'écriture historique maintenue par un cadre qui semble renverser la théorie antérieure (cf. Wood 1995, 137).

Pourtant, Marx a continué, comme nous l'avons vu, à réitérer les formules du déterminisme de la force productive, même après ses découvertes compensatoires. Cette incohérence a été un casse-tête pour de nombreux marxistes et marxologues modernes, certains concluant que le Marx d'âge mûr allait

dans une direction dans sa pratique historique tout en restant attaché aux axiomes théoriques de sa jeunesse (par exemple, Young 1976, 215-6 ; Miller 1981, 115 ; 1984, 217-8 ; Wickham 2008, 6-7). Autrement dit, Marx n'a jamais accepté toutes les implications de ses propres découvertes empiriques et a déclaré que les humains développent des forces en correspondance avec leurs relations et que les nouvelles relations, à un certain stade de développement, entrent en conflit avec les anciennes forces, qui assument ainsi le rôle d'entraves – et c'est alors que commence une époque de révolution technologique. En effet, la tension entre forces et relations semble être restée irrésolue dans l'œuvre de Marx. Sur cette question si cruciale pour le matérialisme historique, il n'y a jamais eu un Karl, mais au moins deux : le jeune philosophe du progrès de l'espèce humaine et le vieil historien du mode de production capitaliste, désunis. « Marx avait des opinions contradictoires », écrit Rigby, et « notre tâche n'est pas de décider ce qu'il voulait vraiment dire (en supposant qu'il soit possible de décider de telles choses), mais plutôt de décider quels éléments de sa théorie nous voulons utiliser » (Rigby 1987, 52). Cette décision doit maintenant être éclairée non seulement par des preuves historiques

mais aussi par les sensibilités écologiques que le présent exige de façon si urgente.

Les relations sont dans les forces

De petites étincelles de critique antidéterministe ont été allumées dès l'entre-deux-guerres (voir Reinfelder 1980). Dans sa critique de Boukharine, Georg Lukács (1966, 29-30) affirmait que la croyance en la technologie comme moteur de l'histoire allait à l'encontre de l'âme et de la « caractéristique spécifique du marxisme », à savoir l'affirmation « que tous les phénomènes économiques ou “sociologiques” découlent des relations sociales des hommes entre eux. » Gramsci (cité dans Reinfelder 1980, 27) a remarqué que la machine « exprime un rapport social qui correspond à son tour à une période historique particulière », et même Trotsky (cité dans Josephson 2009, 40 ; c'est nous qui soulignons) a eu ses moments de clarté : « La technique et la science ne se développent pas dans le vide, mais dans la société humaine, qui se compose de classes. La classe dominante, la classe possédante, contrôle la technique et, à travers elle, contrôle la nature » – la vision alternative en quelques mots. Mais il ne s'agit là que de fantaisies passagères. Ce n'est que dans les

années 1960 que les vents ont commencé à tourner pour de bon.

Lorsque Louis Althusser (2005, 71) déclare la guerre aux “tentations” réductionnistes, il sait qu’il faut viser « cette pièce bien lue sur la machine à vapeur » de La Misère de la philosophie, incarnation de « l’économisme et même du technologisme », deux dogmes qui ne constituent rien de moins que « le danger premier qui menace les fondements mêmes de la conscience ouvrière » (Althusser 2014, 44). Comme nous l’enseigne l’histoire de la vapeur, et contrairement à la notion d’une sphère d’innovations réalisées par l’espèce humaine et se manifestant par des brevets, « les forces productives ne sont rien du tout si elles ne sont pas rendues opérationnelles, et elles ne peuvent opérer que dans et sous l’égide de leurs rapports de production » (21). Ces derniers doivent donc jouer le rôle déterminant. En effet, Althusser souligne que les rapports conditionnent radicalement tout ce que nous percevons comme technique ; les forces productives sont toujours – et jamais autant que sous le capitalisme – coulées, conçues et entachées par les rapports entre les classes. L’économisme, ou ce que nous avons appelé le déterminisme des forces productives, est un faux héritage de l’idéologie bourgeoise,

mais “malheureusement” un appui textuel chez Marx (209).

Ce n’était cependant pas le point de vue unique d’Althusser. Tout comme la plupart des marxistes qui se disputaient s’étaient jusqu’alors accordés pour mettre la charrette de la force avant le cheval des relations, dans les années 1960 et 1970, beaucoup ont maintenant réarrangé le chariot de l’histoire : Le maoïsme et l’autonomisme (Walker 2012), Harry Braverman (1998) et Herbert Marcuse (2002), E. P. Thompson (1966) et Robert Brenner (1977, 1985) ont tous pivoté vers une vision constructiviste. Un iconoclaste particulièrement perspicace était Raniero Panzieri, fondateur de la légendaire revue autonomiste *Quaderni Rossi*. Pour Panzieri (1976, 9), les machines capitalistes ne seront adoptées que dans la mesure où elles fonctionnent « comme un pouvoir qui domine » les travailleurs. Ou plus simplement : « Les rapports de production sont à l’intérieur des forces productives » (12). Or, si le despotisme et la rationalité technologique se confondent dans les machines actuelles, si les rapports sont dans les forces, il s’ensuit que tout espoir investi dans ces dernières comme rédemptrices du prolétariat sera déçu. « Face à l’imbrication de la technologie et du pouvoir par le capital », les travailleurs ne peuvent se

satisfaire d'un « simple renversement des rapports ». Panzieri ne le dit pas tout haut, mais il semblerait qu'il faille briser des pièces de machines et remettre le feu aux usines. Au lieu de miner les relations, les forces les sous-tendent de manière toujours plus efficace et stable : « Le processus d'industrialisation, à mesure qu'il atteint des niveaux de plus en plus avancés de progrès technologique, coïncide avec une croissance continue de l'autorité du capitaliste », chaque vague de nouvelles machines servant au capital une « consolidation de son pouvoir » (Panzieri 1980, 48-9). Un pessimisme perspicace a remplacé l'optimisme saturant du progrès.

Le débat sur les forces et les relations a été qualifié de dispute la plus fondamentale au sein de tout le marxisme, ou selon les mots d'Althusser (2014, 214) : on pourrait « écrire une histoire du mouvement ouvrier marxiste en considérant la réponse donnée à la question suivante : Au sein de l'unité forces productives/rerelations de production, à quel élément devons-nous attribuer la primauté, théoriquement et politiquement ? » La question écologique, avec son noyau brûlant dans le réchauffement climatique, fait monter les enjeux encore plus haut. Le déterminisme des forces productives repose sur la même conception de la relation entre les humains et le reste

de la nature qui a animé le désastre stalinien ; le marxisme écologique doit reconnaître ces racines profondes, ne pas prétendre qu'elles n'ont jamais existé, et s'aligner sans équivoque sur l'alternative. Ce n'est que dans ce cadre qu'une théorie de la dégradation capitaliste de l'environnement est possible. Seul le constructivisme peut poser la séquence cruciale de causalité : relations de production → forces productives → nature.

L'obstacle du pouvoir fossilisé

« Le pouvoir de l'homme sur la nature », a observé un jour C. S. Lewis (cité dans Adams 1975, page de garde), « s'avère être un pouvoir exercé par certains hommes sur d'autres hommes avec la nature comme instrument ». C'est là que réside une vérité fondamentale sur la structure du pouvoir social et sur celle de la dégradation de l'environnement. En utilisant la déclaration de Lewis comme épigraphe, l'anthropologue Richard Newbold Adams (1975, 13 ; cf., Russell et al., 2011), dans un livre aujourd'hui largement oublié, a exposé une théorie destinée à fusionner les deux aspects : « C'est le contrôle de l'environnement par l'acteur qui constitue la base du pouvoir social ». Plus précisément, le pouvoir lui-même peut être défini, suggérait Adams (1975, 12), comme le contrôle qu'un acteur exerce « sur un

ensemble de formes d'énergie » qui constitue « une partie de l'environnement significatif d'un autre acteur » : ayant ce pouvoir entre les mains, l'acteur A peut soumettre l'acteur B à sa volonté. Le pouvoir, en d'autres termes, est une relation tripartite. L'être humain A est supérieur à l'être humain B en raison de l'utilisation des forces de la nature C par le premier.

Maintenant, on peut imaginer des modes de pouvoir dans lesquels le contrôle de l'énergie thermodynamique strictement physique est tout au plus d'une importance tangentielle – pensez à l'autorité spirituelle qu'un professeur exerce sur ses élèves ou à la manipulation psychologique qu'un homme pourrait utiliser contre son partenaire – mais dans la sphère de la production, l'énergie est ce qui fait tout fonctionner, et donc le contrôle de celle-ci soutiendra le pouvoir en tant que domination. En effet, toutes les activités économiques sont en fin de compte une question de conversion d'énergie, qu'il s'agisse de fabrication, de transport, de construction, de commerce ou de forage : les objets dans le monde ne peuvent être transformés, transférés et traités de quelque manière que ce soit qu'au moyen de l'énergie (voir Alam 2009). Au moment de la production de marchandises à grande échelle, cette

force universelle doit être concentrée. Le pouvoir du capital sur le travail est conditionné par le contrôle de l'énergie – en particulier de ses formes mécaniques, qui mettent les instruments en mouvement, sans quoi toute la production resterait immobile.

La route vers un pouvoir accru sur le travail passe donc par la nature, et la résistance de B peut se retourner contre A, l'incitant à creuser plus profondément dans C pour préserver et étendre sa domination – c'est exactement ce qui s'est passé lors du passage de l'eau à la vapeur. Avec l'énergie fossile comme pouvoir à leur disposition absolue, les capitalistes ont gonflé leur pouvoir vis-à-vis des travailleurs ; le capital est devenu plus puissant dans les deux sens du terme : comme dans « une explosion puissante » et « un propriétaire puissant » (cf., Russell et al., 2011, 250). Grâce à leur pouvoir d'achat exceptionnel, les capitalistes pouvaient acheter des machines à vapeur et du charbon en même temps que des tranches de vies humaines, sur lesquelles ils pouvaient ensuite exercer un pouvoir renforcé dans l'atelier, dans une construction originale de l'économie fossile qui s'inscrit parfaitement dans la formule d'Adams (1975, 299) : la transition exprimait « une augmentation du contrôle sur l'environnement » indiscernable d'« une augmentation

du pouvoir au sein du système humain. »

Une telle analyse a des conséquences pour le marxisme tel qu'il se présente aujourd'hui devant un miroir embué. En 1856, dans un discours prononcé à l'occasion du quatrième anniversaire du *Chartist People's Paper*, Karl Marx a dressé un panorama des paradoxes de la société moderne, en commençant par les forces stupéfiantes de l'industrie et de la science qui se développent parallèlement à une horrible décadence. « De nos jours, tout semble porteur de son contraire ». Les machines ont le potentiel de réduire le travail, mais au lieu de cela, nous assistons au surmenage et à la famine ; la richesse est une source de manque ; l'art entraîne la perte de caractère, et plus fondamentalement, « Au même rythme que l'humanité maîtrise la nature, l'homme semble devenir esclave des autres hommes » (Marx 2010, 299). Pilier de l'agitation socialiste depuis au moins le milieu du XIXe siècle, ce dernier paradoxe était destiné à susciter à la fois l'indignation et un sentiment de possibilités infinies. L'humanité apprend à maîtriser la nature mais – contradiction monstrueuse – un homme est opprimé par un autre.

Les idées de Lewis, Adams et d'autres transformeraient cette

surprise naïve en une reconnaissance mélancolique de la configuration typique du pouvoir. Le véritable paradoxe serait une situation d'asservissement intra-humain sans subordination concomitante de la nature extra-humaine (ou l'inverse, l'utopie de Trotsky d'une nature bridée sans gendarme bridant l'humanité). Sur quelles forces les dirigeants pourraient-ils s'appuyer ? Quels êtres spectraux pourraient s'enchaîner les uns aux autres dans des chaînes forgées par la non-matière ? Comment les rapports de force pourraient-ils envelopper le globe de couches et de ficelles toujours plus denses, plus solides, plus complexes, si ce n'est par une mobilisation accélérée de la nature – de l'énergie avant tout – donc nécessairement consommée et dégradée ?

Or, comme nous l'avons vu, les ébauches d'un tel matérialisme véritablement critique ne manquent pas dans les œuvres de Marx et d'Engels, bien qu'au sein d'ambivalences persistantes à l'égard de la machine. Dans le *Capital*, nous trouvons Marx exprimant ce qui semble être une profonde sympathie pour la praxis du démantèlement des machines : « Ce n'est que depuis l'introduction du machinisme que le travailleur se bat contre l'instrument de travail lui-même, le mode

d'existence matériel du capital. Il est en révolte contre cette forme particulière des moyens de production parce que » – justification apparente – « elle est le fondement matériel du mode de production capitaliste » (Marx 1990, 553-4 ; nous soulignons). Ce n'est pas un hasard si l'énorme chapitre sur « Les machines et la grande industrie », dans lequel se trouvent ces mots, se termine par la célèbre déclaration selon laquelle la production capitaliste ne se développe qu'"en sapant simultanément les sources originelles de toute richesse – le sol et le travailleur » (638). Et pourtant, le courant technophile du marxisme continue à se manifester, même dans un monde qui se réchauffe rapidement. Il a récemment été réaffirmé avec une confiance inébranlable par Amy E. Wendling (2009) dans son ouvrage *Karl Marx on Technology and Alienation*, dans lequel elle se concentre sur la machine à vapeur. Les ouvriers qui s'y opposaient et détruisaient les machines qui lui étaient associées étaient des nigauds, des victimes de la « fausse conscience », des réactionnaires égarés à qui Marx a appris à aimer la mécanisation ; les courants évidents d'hostilité aux machines dans ses propres œuvres et dans le premier mouvement ouvrier n'étaient rien d'autre que des vestiges aristocratiques, des déviations

romantiques, voire des formes de ressentiment intrinsèquement et inévitablement antisémites (6-7, 100-5, 147-9, 152-3, 200-2, 207-9).

On choisit son Marx. Wendling s'attaque à l'amoureux des machines et le fait tourner en bourrique. La vapeur est une « puissance divine » à la disposition de l'humanité, la source de tout progrès, le début de la marche par laquelle les humains supplanteront la « force naturelle » pour les corvées et atteindront une liberté totale (Wendling 2009, 140, 187). Le problème de la production capitaliste est qu'elle « n'est pas assez mécanisée ! » – mais rassurez-vous, les entraves éclateront un jour : « La technicisation seule est même une condition suffisante pour le mode de production communiste » (105, 126 ; nous soulignons). Incroyablement, Wendling affirme que la science et la technologie « ne peuvent avoir que des conséquences positives pour l'humanité dans son ensemble », leurs progrès ne menant « qu'en avant dans le temps » (127, 212 ; nous soulignons). D'une certaine manière, cette utopie future a déjà été inaugurée au XIXe siècle, et plus exactement par la machine à vapeur, le grand instrument « approprié à une nouvelle ère économique communiste » (170). Totalement débridée dans sa vapeurophilie, Wendling ne remarque jamais les

répercussions environnementales de la machine à vapeur et des autres technologies à base de combustibles fossiles. Le fait qu'un tel argument puisse être présenté en 2009, après quatre rapports d'évaluation du GIEC et d'innombrables indications du désastre en cours, témoigne de la profondeur du courant technophile et des mécanismes de déni encore à l'œuvre au sein de (certains) marxismes (voir aussi Ketabgian 2011).

Bien au contraire, le changement climatique devrait clore une fois pour toutes le débat marxiste sur les machines existantes jusqu'à présent. Depuis l'époque de la vapeur, la majeure partie de la technologie capitaliste a été imprégnée de combustibles fossiles. L'idée d'un simple changement dans les relations de propriété – une prise en charge socialiste des machines existantes – a toujours constitué une fausse solution. Si ce n'était pas le cas auparavant, nous le savons maintenant. La machine à vapeur d'un peuple aurait été exactement aussi nuisible aux conditions de vie sur terre que celle d'un tyran. Le fait qu'une telle machine n'ait jamais vu le jour semble donner du crédit à ce que l'on pourrait appeler un marxisme écologiste-constructiviste, selon lequel les relations s'objectivent dans les forces productives, à la fois despotiques et dégradantes ; plus il y a de forces

productives, plus il est difficile de sortir des relations coulées dans le béton. Une fois adoptées par les classes dominantes, les technologies exercent réellement un pouvoir causal sur les développements ultérieurs du domaine social, sans toutefois les déterminer en dernière instance (cf. Marx et Smith 1994, xiv).

Andrew Feenberg (2010, 18) a théorisé de telles boucles de rétroaction comme le "biais" des instruments. « Une fois introduite, la technologie offre une validation matérielle de l'ordre social auquel elle a été préformée », comme dans des cas tels que les chaînes de montage et les systèmes de surveillance. Dans la même veine, Thomas P. Hughes (1994) a conceptualisé « l'élan technologique » comme un processus par lequel – comme le dirait un marxiste – les forces productives passent du statut d'effets de relations à quelque chose de plus proche des causes et des accessoires. Au fur et à mesure qu'elles s'enfoncent dans la terre, imprègnent la société et croissent en échelle et en complexité, les forces autrefois façonnées par leur environnement acquièrent un "élan" et commencent à façonner leur environnement à leur tour ; le constructivisme implique sa propre diminution de pertinence au fil du temps. En contradiction flagrante avec le modèle d'histoire des entraves à

l'éclatement, mais en accord avec le pessimisme de Panzieri, cela implique que le pouvoir capitaliste est progressivement soutenu et ossifié par le développement technologique, et comme d'habitude, il y a dans l'œuvre de Marx une intimation de cette logique. « Tous les progrès de la civilisation, ou en d'autres termes toute augmentation des pouvoirs de production sociale » – comme nous le lisons dans l'un des passages les plus déprimés des Grundrisse, se référant aux machines – « n'enrichissent pas le travailleur mais le capital ; par conséquent, ils ne font que magnifier à nouveau le pouvoir qui domine le travail... Puisque le capital est l'antithèse du travailleur, il ne fait qu'augmenter le pouvoir objectif qui domine le travail » (Marx 1993, 308, souligné dans l'original). Imaginez le capital mondial privé de chacune de ses conquêtes techniques des deux derniers siècles : ses câbles électriques, ses bandes transporteuses, ses moteurs, ses avions, ses plates-formes, ses ordinateurs, ses caméras, ses robots, tous effacés en un instant. Un tel capital se retrouverait les mains vides, désincarné, à la case départ. Il s'agirait d'un lieu de pouvoir purement formel, facilement balayé.

Si une telle analyse est au moins largement correcte, la stabilité accrue du pouvoir capitaliste à l'échelle mondiale et l'instabilité accrue du

climat sont, depuis l'époque de la vapeur, les deux faces d'une même pièce. Le défi d'une rupture avec le statu quo se trouve ainsi placé sous un éclairage qui donne à réfléchir. Laisser le reste des combustibles fossiles intacts dans le sol – l'essence même de toute politique significative d'atténuation du changement climatique – reviendrait à s'abstenir d'exercer une forme de contrôle extrêmement puissant sur l'environnement. Mais cette perspective est terrifiante uniquement, ou du moins principalement, pour les humains qui tirent leur pouvoir des combustibles fossiles et qui risquent soudainement de perdre le « fondement matériel » de leurs positions. Ne serait-ce qu'à ce niveau général d'abstraction, voici l'obstacle géant sur lequel toutes les politiques climatiques ont jusqu'à présent échoué. Tout succès suppose alors une confrontation, frontale, visant à mettre en pièces cet obstacle.



Chou blanc
éditions